

sous la direction de

Serban Ionescu

Préface de
DAVID ALEXANDER

Postface de
BORIS CYRULNIK

**RÉSILIENCES
RESSEMBLANCES
DANS LA DIVERSITÉ**



**Odile
Jacob**

La résilience en relations internationales: le côté clair et le côté obscur

Philippe Bourbeau

Department of Politics and International Studies
University of Cambridge
www.philippebourbeau.net
pb623@cam.ac.uk

Bourbeau, Philippe, « La résilience en relations internationales: le côté clair et le côté obscur », dans Ionescu, Serban (sld), *Résilience. Ressemblances dans la diversité*, Paris, Odile Jacob, 2016, 283-97.

Introduction

Le champ des relations internationales s'intéresse aux problématiques, processus et relations se déroulant principalement à « l'internationale », c'est-à-dire dépassant les frontières étatiques. Si ce champ d'étude s'est longtemps confiné à l'étude des rapports entre les États-nations, notamment via les questions de la guerre, la sécurité et la diplomatie, on observe depuis de nombreuses années à un éclatement des questions à l'étude et à un élargissement des questions étudiées. En effet, étudier les relations internationales c'est aussi examiner les rapports entre d'autres entités que les États, comme les organisations non gouvernementales, les entreprises multinationales, les mouvements sociaux et les acteurs transnationaux. De nombreux thèmes de recherche sont étudiés sous le chapeau des « relations internationales », notamment, l'économie politique, la globalisation, les organisations internationales, les enjeux environnementaux, le terrorisme, le nationalisme, le développement, les droits humains, les interventions humanitaires, etc. Pour beaucoup, nous devrions parler de politique mondiale plutôt que de relations internationales pour décrire adéquatement les prémisses de base de ce champ d'étude – qui d'ailleurs pour bon nombre de chercheurs n'est pas un champ d'étude mais une discipline à part entière. Puisque l'objectif de ce chapitre n'est pas d'intervenir dans ce débat entre internationalistes mais bien de participer à une discussion pluridisciplinaire sur le thème de la résilience, nous laisserons de côté ces questions pour nous concentrer sur les applications de la résilience dans le domaine des relations internationales.

Or, dans l'étude de la résilience, le champ des relations internationales est retardataire. Son utilisation est non seulement assez récente mais très souvent le terme est utilisé sans être théorisé ou analysé. La résilience appartient au domaine du vocabulaire et non à celui du concept.

L'objectif de ce chapitre est de proposer une théorisation novatrice de la résilience dans le champ des relations internationales. Ce cadre théorique définit la résilience comme le processus d'ajustements adopté par une société ou un individu faisant face à un ou des chocs endogènes ou exogènes afin de maintenir, marginalement modifier, ou transformer un objet de référence.

Cette définition ne prétend pas répondre à toutes les critiques formulées au cours des dernières années. Nous pensons, par contre, que cette définition permet de faire des avancées notables vers une meilleure compréhension de la résilience en relations internationales. D'une part, la résilience est ici définie comme un processus et non pas comme un ensemble de qualités que possèderaient un individu. Cette définition permet de concevoir la résilience non pas en terme binaire mais dans une perspective de continuum; la résilience n'est pas fixe mais en mouvement. Notre définition postule également que les perturbations provoquant un ajustement dit résilient peuvent être internes ou externes. Il est important de noter que dans le champ des relations internationales les chocs (ou perturbations) sont vecteurs d'interprétation. C'est-à-dire qu'en relations internationales un choc n'est pas nécessairement négatif. Les chocs (internes et externes) ne prennent une valeur négative uniquement lorsque les agents les interprètent comme tel. Une série de perturbation peut être interprétée comme problématique (ou traumatique) par une société et non par une autre. Dans le même ordre d'idée, une société peut avoir considéré un choc comme négatif dans le passé mais ne plus le concevoir ainsi dans le présent. Cette ouverture d'interprétation est fort probablement ce qui distingue le plus

le champ des relations internationales des autres disciplines comme la psychologie et le travail social (nous y reviendrons).

Ce chapitre est divisé en trois parties. En premier lieu, nous passerons en revue les différentes applications de la résilience en relations internationales afin de mettre en lumière le sous-développement de ce concept et la nécessité de pousser plus loin une analyse de la résilience en relations internationales. Nous proposerons par la suite un cadre d'analyse en trois points de la résilience. La dernière section de ce chapitre offrira une typologie de la résilience en distinguant la résilience afin de maintenir le statu quo, la résilience en tant que modifications marginales et la résilience entendue comme renouvellement.

Du vocabulaire au concept

La résilience est un concept interdisciplinaire par excellence. De nombreuses disciplines, telles que la psychologie, la criminologie, le travail social et l'écologie ont analysé, documenté, détaillé et expliqué la résilience au cours des dernières décennies (Luthans 2002, Ollier-Malaterre 2010, Anaut 2005, Bruneau et al. 2003). La résilience a été décrite comme un concept central en psychologie (von Eye and Schuster 2000, Ionescu and Jourdan-Ionescu 2010), en écologie (Berkes, Colding, and Folke 2003) et en géographie humaine (Zimmerer 1994).

En relations internationales, la littérature sur la résilience prend appui davantage sur la littérature développée en écologie et en sciences de l'environnement (Carpenter et al. 2001, Holling 1996, Gunderson 2000) que celle produite en psychologie. Certes, l'idée de «rebondir» après un choc est présente mais puisque la littérature écologique et environnementale a cherché à mieux comprendre les applications sociétales du concept de résilience il a semblé naturel pour beaucoup d'établir cette littérature comme point de départ.

Nombreux sont ceux d'ailleurs qui estiment comme étant fondateurs les travaux de Holling (1973) et de Berkes et Folke (Berkes, Folke, and Colding 2000).

L'utilisation du terme résilience a pris plusieurs formes en relations internationales au cours des dernières années. De nombreux chercheurs ont par exemple juxtaposé la résilience et gouvernance globale, soulignant la résilience d'une société face à la libéralisation économique (Pfister and Suter 1987), à la globalisation des marchés (Yan Kong 2006) et face aux changements dans le domaine des services publics (Clark 2002). La résilience a été utilisée pour décrire la doctrine de sécurité nationale de l'Indonésie des années 1960 (Emmers 2009, Dewitt 1994, Acharya 1998). D'autres encore ont utilisé le terme résilience pour caractériser la persistance de l'OTAN dans l'après guerre froide (Barany and Rauchhaus 2011) ou du nationalisme dans un monde régional et régionalisant (Dieckhoff and Jaffrelot 2004). Peter Hall et Michele Lamont (2013) ont récemment publié un important volume cherchant à mettre en lumière comment diverses sociétés, via la résilience, s'ajustent aux défis associées au néolibéralisme. En quelque sorte, ce livre fait suite aux travaux antérieurs de Hall (1999) et de Paul Pierson (1996) sur le capital social.

Le terme résilience est également fort utilisé dans le domaine du développement international et de la gestion des crises humanitaires. De nombreux chercheurs parlent de la résilience des individus en situation de guerre, conflit et violence chronique (Sendzimir, Reij, and Magnuszewski 2011, Goldstein 2011, Muggah and Savage 2012, Davies 2012). À cet égard, plusieurs organisations internationales telles que les Nations unies ont fait de la résilience un point central de discussion. Notons au passage le *United Nations Development Programme on human resilience* (2011), le *Intergovernmental Panel on Climate Change special report* (2012), le *Intergovernmental Authority on Development Platform for drought disaster resilience* (2013) et le *Global Alliance for Resilience Partnership National Resilience template* (2013).

Dans le contexte du terrorisme et des luttes contre celui-ci, les études sur la résilience ont pris une tangente particulière. La résilience des communautés, « bâtir une meilleure résilience », « être résilient face à l'adversité qu'est le terrorisme » sont des thèmes de plus en plus discutés (et décriés) par les chercheurs en relations internationales (Coaffee and Murakami Wood 2006, Vale and Campanella 2005). Plusieurs pays occidentaux ont d'ailleurs publié des énoncés de sécurité au sein desquels la résilience figure au premier plan, notamment le Royaume-Uni (2010), les États-Unis (2010), le Canada, les Pays-Bas (2010), la France (2008) et l'Australie (2011).

En partie en réaction à la publication de ces énoncés de sécurité, des chercheurs, s'appuyant sur la thèse de la gouvernementalité de Michel Foucault, avancent l'argument que la résilience n'est rien d'autre qu'une stratégie néolibérale de gouvernance (Evans and Reid 2014, Joseph 2013). Pour eux, la résilience est un produit du mode de gouvernance néolibéral par lequel l'état se désiste de ses responsabilités en temps de crise et renvoie aux individus la responsabilité de se protéger et de se préparer. L'individu doit apprendre à se construire résilient et ainsi assurer lui-même sa protection. La résilience crée, selon eux, un système de pouvoir néolibéral entre ceux qui ont la capacité de s'auto-protéger et ceux qui n'ont pas cette capacité, mais qui ne peuvent pour autant demander du support étatique.

Enfin, un dernier groupe de chercheurs envisage l'applicabilité et le potentiel de la résilience en relations internationales dans une perspective plus large (Bourbeau 2015a, Bourbeau and Vuori 2015). S'il est vrai que la résilience est parfois instrumentalisée en tant que stratégie de gouvernance, la résilience ne se réduit pas à une simple stratégie néolibérale. Ces efforts de théorisation sont le focus des deux prochaines sections de ce chapitre.

Vers une théorisation de la résilience

Ce dernier groupe de chercheurs élabore et explore trois propositions concernant la résilience. La première proposition postule que la résilience possède un côté clair et un côté obscur (Bourbeau 2013b, 2015b). Nombre de publications dans plusieurs disciplines soulignent l'aspect positif de la résilience (Davis 2012, Williams 2013) et les différents chapitres incluent dans ce livre attestent de l'étendue de ces études. Cependant, il est utile ici de rappeler qu'il n'est pas toujours positif d'être résilient.

Le point de départ de cette première proposition est bien entendu l'idée que le choc ou la perturbation est un moment d'interprétation. Et c'est probablement ici que les différences disciplinaires sont les plus évidentes – du moins entre la psychologie et les relations internationales. Avec raison, la littérature psychologique postule que le choc ou le trauma est négatif (puisque la majorité des études traitent d'agression sexuelles ou autres) et que la réaction d'ajustement qu'est la résilience est positive. Notre objectif ici n'est pas, évidemment, d'avancer l'idée qu'une agression peut et devrait être interprétée comme étant positive. Mais lorsque l'étude des chocs ou perturbations est transposée dans l'univers sociétal ce n'est pas aussi clair. Par exemple, la résilience d'un régime politique dictatorial face à des manifestations pro-démocratie constitue une illustration du côté sombre de la résilience. Cette résilience pourrait en effet être vue comme négative du point de vue des défenseurs des droits humains et d'un système politique démocratique.

Le problème est donc le suivant : si notre définition de la résilience postule que la résilience est un ajustement « positif » il nous est impossible d'étudier et de comprendre les cas où la résilience est négative. L'analyse ne traite alors que du côté clair de la résilience. C'est un objectif fort louable, mais il demeure incomplet. Dans le contexte des relations internationales, cette fermeture normative n'est pas souhaitable. En somme, la première

proposition du cadre d'analyse que nous proposons permet l'étude des côtés clair et obscur de la résilience.

La deuxième proposition met de l'avant l'idée qu'il n'est ni possible ni souhaitable de développer une théorie générale de la résilience. D'une part, l'interdisciplinarité de la résilience mine considérablement la possibilité de développer une théorie applicable dans des disciplines aussi complexes et différenciées que sont la psychologie, la géographie, l'écologie, la criminologie et les relations internationales. D'autre part, il semble plus à propos de présenter des généralisations contingentes concernant les différentes expressions de la résilience. C'est-à-dire, de formuler une série d'argument concernant la résilience (ou un aspect particulier de la résilience) qui soit la meilleure interprétation possible de la question à l'étude. Il ne s'agit pas ici de tomber dans le piège de l'infinie-interprétation par lequel aucune vérité (avec un grand « V ») n'est possible et que donc toutes les interprétations se valent et s'égalent. Mais il ne s'agit non plus de chercher à découvrir la théorie générale de la résilience applicable à toutes les sociétés, à toutes les questions et à travers toutes les époques. Une position médiane est adoptée en fonction de la laquelle il est possible de juger de la qualité des interprétations (elles ne sont pas tous égales), d'établir des vérités (mais avec un petit « v ») et d'accepter les limites inhérentes à notre connaissance du monde social dans lequel nous évoluons.

La troisième proposition avance l'idée que la résilience s'appuie sur les expériences passées, la mémoire collective, et sur les jonctions critiques¹ face auxquelles le pouvoir agenciel s'exerce. À cet égard, les études sur la résilience et les études sur les traumatismes partagent des

¹ Le concept de « jonctions critiques » (*critical junctures*) est central dans le champ de la politique comparée (Capoccia and Keleman 2007, Collier and Collier 1991, Mahoney and Thelen 2010, Soifer 2012, Fioretos 2011, Bourbeau 2011). Les jonctions critiques sont généralement définies comme « des moments de choix qui placent un pays (ou une autre entité) sur une trajectoire menant à des résultats particuliers – en opposition à d'autres résultats – qui ne peut être modifié ou renversé facilement » (Mahoney 2001, 7).

prémises qu'il est utile de souligner ici. Les deux littératures acceptent l'idée « d'un avant et d'un après » dans la constitution d'une identité individuelle ou collective (Cohen, Meek, and Lieberman 2010) et partagent la prémisse que le choc ou le trauma est socialement construit, c'est-à-dire que la nature, la signification et les conséquences des chocs sont des moments d'interprétation (Alexander 2004).² De plus, les chercheurs qui s'intéressent aux événements traumatiques ont montré, tout comme ceux qui étudient la résilience, que les gouvernements ont su, à certaines occasions, profiter de l'opportunité offerte par un événement pour imposer une lecture particulière du choc, assurant ainsi l'instrumentalisation à la fois de l'évènement, de sa signification et de ses implications (Edkins 2003). Cette troisième proposition postule que la résilience ne doit pas être comprise en terme binaire. La question n'est pas de savoir si un individu ou une société est résilient ou pas; s'il y a absence ou présence de la résilience. La résilience doit être vue comme un processus, et ses expressions, analysées davantage en termes de continuum et d'échelle.

Une typologie de la résilience

Afin de rendre compte de la complexité de la résilience en relations internationales, nous distinguons trois types : la résilience comme maintien, la résilience comme marginalité et la résilience comme renouvellement.

La résilience comme maintien se caractérise par un ajustement à travers duquel les ressources et les énergies sont employées afin de maintenir le statu quo. L'importance et la prééminence du choc seront souvent exagérées afin de mieux justifier la nécessité d'implanter des mesures (et des réponses) assurant que l'objet de référence menacé par le choc demeure le même. La

² Il ne s'agit pas ici d'avancer l'argument que les chocs ou traumatismes ne sont pas 'réels' ou qu'ils ont été "imaginés" mais de souligner, dans le contexte des relations internationales, que la signification et les implications des attentats terroristes du 11 septembre 2001 (par exemple) sont processuels et très souvent politiquement chargés.

valeur, les bénéfices et l'importance du statu quo seront réaffirmés à maintes reprises. Une société qui s'appuie fermement sur ce type de résilience percevra les chocs endogènes et exogènes avec rigidité et cherchera à mettre en lumière les implications négatives de ces chocs sur l'objet de référence touché (par exemple, l'identité collective à la suite de l'arrivée de réfugiés/immigrants). Les chocs ou perturbations ne sont pas automatiquement négatifs ; ils seront socialement construits comme dangereux et menaçants par les discours dominants. Par exemple, dans le contexte des migrations internationales, une société optant pour une stratégie de résilience dite de maintien identifiera le mouvement des personnes (via un focus sur l'immigration « massive », « clandestine » ou « illégale ») comme un menace à la sécurité et à son identité collective. Il deviendra alors essentiel de démontrer de la résilience sociale afin de demeurer « soi-même » et de maintenir « qui nous sommes ».

Le second type – la résilience en tant que modifications marginales – se caractérise par une réponse opérant des changements à la marge d'une politique sans remettre en question les fondements de cette politique. La résilience comme marginalité implique une stratégie de changement dans les limites d'une politique. L'importance et la prééminence d'une perturbation apparaîtront moindres que dans le type de résilience de maintien, mais le choc sera reconnu comme tel et la nécessité de faire des ajustements marginaux soulignée. Dans le contexte des migrations internationales, une société optant pour une résilience de marginalité reconnaîtra l'importance d'apporter des ajustements marginaux à sa politique d'immigration compte tenu de la hausse du nombre d'immigrants à l'échelle globale. Par contre, il ne sera pas suggéré qu'une profonde redéfinition de la politique nationale d'immigration est nécessaire. Les discours sociaux dominants souligneront le besoin de concentrer les ajustements non seulement à l'intérieur des périmètres d'une politique, mais également sur certains aspects très précis.

Enfin, le troisième type – la résilience comme renouvellement – se caractérise par des ajustements qui transforment les fondements mêmes d'une politique et donc, qui remodelent les structures sociales d'une société. La résilience comme renouvellement introduit des nouveaux vecteurs de réponses face à une perturbation qui tout en modifiant drastiquement les politiques existantes établissent de nouvelles directions pour la gouvernance d'une question. Le renouvellement, par contre, ne s'opère pas dans un vide social mais se construit sur la base d'expériences passées, de mémoire collective et d'histoire sociale. Tout comme avec la résilience de maintien, l'importance de la perturbation sera exacerbée mais cette fois afin de faciliter la justification, l'élaboration et l'implantation du nouveau politique. L'objectif est de présenter le renouvellement, la redéfinition, comme la seule option viable.

Le cadre d'analyse de la résilience présenté ici permet de nombreuses applications à des enjeux actuels en relations internationales. Parmi ces enjeux les relations entre politique, sécurité et résilience sont particulièrement intéressantes (Bourbeau 2013a). Plusieurs questions se dessinent : une politisation négative favorise-t-elle à coup sûr le processus de sécuritisation? Une politisation positive répétée, voire institutionnalisée, assure-t-elle une meilleure résilience sociale et potentiellement comme un obstacle à la sécuritisation? Les processus de sécuritisation peuvent-ils engendrer une amplification des processus de politisation positive ou négative? La résilience peut-elle engendrer la sécuritisation d'un enjeu?

Afin d'esquisser le début d'une réponse, nous retiendrons ici trois hypothèses : l'intensification, la contestation et l'entraînement. L'hypothèse de l'intensification se focalise sur les chocs ou perturbations. Un enjeu n'est susceptible de sécuritisation que s'il peut être « intensifié » au point d'être présenté comme une menace existentielle nécessitant des mesures sécuritaires et que cette interprétation soit acceptée (Williams 2011). L'interprétation des chocs ferait appel à diverses notions telles que l'inquiétude et la peur en les concevant

comme des formes d'intensification en dessous du seuil critique propre à la sécurité. Puisque tant l'intensification que la résilience s'exprime selon diverses formes et modalités, il devient possible de rassembler ces processus sous un même toit où interviennent pleinement les pratiques politiques et sécuritaires.

Puisque ces processus n'évoluent pas dans un vacuum social, nombre d'études ont cherché à comprendre les mécanismes de contestation de la politique et de la sécurité. En effet, plusieurs chercheurs ont démontré les bienfaits de la résilience sur les individus et les communautés lors de guerres civiles, conflits et autres violences chroniques (Sendzimir, Reij, and Magnuszewski 2011, Goldstein 2011, Muggah and Savage 2012, Davis 2012). Puisqu'elle octroie davantage de pouvoir agentiel aux individus et aux communautés la résilience est vue comme une avenue prometteuse afin d'atteindre une réduction notable de la pauvreté et de circonscrire les pouvoirs des forces policières devenues, dans certaines régions du monde, les réelles sources de danger et d'insécurité. En somme, cette deuxième hypothèse met de l'avant l'idée que la résilience permet de contester une sécuritisation jugée intolérable et inadmissible.

Or, la troisième hypothèse renverse les axes et postule que la résilience peut mener à la sécuritisation d'un enjeu. La résilience comme maintien est très utile ici pour comprendre ce mécanisme. Parce qu'elle conduit au maintien d'un statu quo et à la réification d'un objet de référence donné, la résilience comme maintien présente un choc comme une menace à l'existence même de cet objet de référence; objet de référence qu'il faut donc « protéger ». « Rester soi-même » dans un contexte social, et pour reprendre l'exemple de l'immigration, signifie concevoir l'arrivée d'immigrants comme une menace à l'identité collective susceptible de mettre en danger la cohésion sociale (Bourbeau 2015a). Dans ce cas, le choc (immigration) amènera une réaction (résilience) qui conduira à un résultat (sécuritisation).

Conclusion

En somme, le champ des relations internationales s'intéresse de plus en plus à la résilience. Initialement traitée comme un nom commun, la résilience est de plus en plus vue comme un concept ou une approche. Définie comme le processus d'ajustements adopté par une société ou un individu faisant face à un ou des chocs endogènes ou exogènes afin de maintenir, marginalement modifier, ou transformer un objet de référence, la résilience gagne du terrain dans le champ des relations internationales.

Le potentiel et l'applicabilité de la résilience en relations internationales sont multiples. Bien qu'une approche dite de résilience est relativement nouvelle, notons au passage que la résilience est de plus en plus discutée dans la littérature sur les interventions internationales, sur les relations entre résilience et vulnérabilité d'une part et d'autre part entre résilience et résistance, sur la politique psychologique et la théorie de la cognition et la théorie des perspective appliquées aux relations internationales, ainsi que les questions de changement et de continuité en politique mondiale (Bourbeau 2015b).

Étudier la résilience sous un angle multidisciplinaire – tel que prôné dans ce livre – est non seulement important et formateur, mais nécessaire compte tenu de l'état actuel des connaissances sur la résilience. Souhaitons – vivement – que ce livre ne soit que le départ vers une fructueuse interdisciplinarité.

Acharya, Amitav. 1998. "Culture, security, multilateralism: The 'ASEAN way' and regional order." *Contemporary Security Policy* 19 (1):55-84.

Alexander, Jeffrey. 2004. "Toward a Theory of Cultural of Trauma." In *Cultural Trauma and Collective Identity*, edited by Jeffrey Alexander, Ron Eyerman, Bernhard Giesen, Neil J. Smelser and Piotr Sztompka, 1-30. Berkeley: University of California Press.

Anaut, Marie. 2005. "Le concept de résilience et ses applications cliniques." *Recherche en soins infirmiers* 82 (4-10).

Barany, Zoltan, and Robert Rauchhaus. 2011. "Explaining NATO's Resilience: Is International Relations Theory Useful?" *Contemporary Security Policy* 32 (2):286–307.

- Berkes, Fikret, Johan Colding, and Carl Folke, eds. 2003. *Navigating Social-Ecological Systems: Building resilience for complexity and change*. Cambridge: Cambridge University Press.
- Berkes, Fikret, Carl Folke, and Johan Colding. 2000. *Linking social and ecological systems: management practices and social mechanisms for building resilience*. Cambridge: Cambridge University Press.
- Bourbeau, Philippe. 2011. *The Securitization of Migration. A study of movement and order*. London: Routledge.
- Bourbeau, Philippe. 2013a. "Politisation et sécuritisation des migrations internationales: Une relation à définir." *Critique internationale* 61 (4):125-46.
- Bourbeau, Philippe. 2013b. "Resiliencism: Premises and promises in securitization research." *Resilience: International Policies, Practices and Discourses* 1 (1):3-17.
- Bourbeau, Philippe. 2015a. "Migration, Resilience, and Security: Responses to new inflows of asylum seekers and migrants." *Journal of Ethnic and Migration Studies* 41 (12):1958-77.
- Bourbeau, Philippe. 2015b. "Resilience and International Politics: Premises, debates, agenda." *International Studies Review* 17 (3):374-95.
- Bourbeau, Philippe, and Juha A. Vuori. 2015. "Security, Resilience, Desecuritization: Multidirectional Moves and Dynamics." *Critical Studies on Security* 3 (3): 253-68.
- Bruneau, Michel, S.E. Chang, R.T. Eguchi, G.C. Lee, T.D. O'Rourke, A.M. Reinhorn, M. Shinozuka, K.T. Tierney, W.A. Wallace, and D. von Winterfeldt. 2003. "A Framework to Quantitatively Assess and Enhance the Seismic Resilience of Communities." *Earthquake Spectra* 19 (4):733-752.
- Cabinet Office. 2010. *A Strong Britain in an Age of Uncertainty: The National Security Strategy*. London: Cabinet Office.
- Capoccia, Giovanni, and Daniel Keleman. 2007. "The study of critical junctures: Theory, narrative and counterfactuals in historical institutionalism." *World Politics* 59 (3):341-69.
- Carpenter, Steven R., B. Walker, J.M. Anderies, and N. Abel. 2001. "From metaphor to measurement: resilience of what to what?" *Ecosystems* 4:765-781.
- Clark, David. 2002. "Neoliberalism and Public Service Reform: Canada in Comparative Perspective." *Canadian Journal of Political Science* 35 (4):771-793.
- Coaffee, Jon, and David Murakami Wood. 2006. "Security is Coming Home: Rethinking Scale and Constructing Resilience in the Global Urban Response to Terrorist Risk." *International Relations* 20 (4):503-517.
- Cohen, Harriet L., Katie Meek, and Mary Lieberman. 2010. "Memory and Resilience." *Journal of Human Behavior in the Social Environment* 20:525-41.
- Collier, Ruth Berins, and David Collier. 1991. *Shaping the Political Arena: Critical Junctures, the Labor Movement, and Regime Dynamics in Latin America*. Princeton: Princeton University Press.
- Davies, Diane E. 2012. *Urban Resilience in Situations of Chronic Violence. Final Report*. Cambridge, MA: United States Agency for International Development and MIT Center for International Studies.
- Davis, Diane E. 2012. *Urban Resilience in Situations of Chronic Violence. Final Report*. Cambridge, MA: United States Agency for International Development and MIT Center for International Studies.
- Department of Homeland Security. 2010. *Quadrennial Homeland Security Review Report: A strategic framework for a secure homeland*. Washington, DC: Department of Homeland Security, US.
- Dewitt, David. 1994. "Common, comprehensive, and cooperative security." *The Pacific Review* 7 (1):1-15.
- Dieckhoff, Alain, and Christophe Jaffrelot. 2004. "La résilience du nationalisme face aux régionalismes et à la mondialisation." *Critique internationale* 23 (2):128-139.
- Edkins, Jenny. 2003. *Trauma and the Memory of Politics*. Cambridge: Cambridge University Press.
- Emmers, Ralf. 2009. "Comprehensive security and resilience in Southeast Asia: ASEANs' approach to terrorism." *The Pacific Review* 22 (2):159-177.
- Evans, Brad, and Julian Reid. 2014. *Resilient Life. The art of living dangerously*. London: Polity.
- Fioretos, Orfeo. 2011. "Historical Institutionalism in International Relations." *International Organization* 65 (2):367-99.

- General Intelligence and Security Service. 2010. *Resilience and Resistance*. . The Hague: Ministry of the Interior and Kingdom Relations, Netherlands.
- Goldstein, Bruce E., ed. 2011. *Collaborative Resilience. Moving through crisis to opportunity*. Cambridge, MA: MIT Press.
- Government of Australia. 2011. *National Strategy for Disaster Resilience*. Canberra: Commonwealth of Australia.
- Gunderson, Lance H. 2000. "Ecological Resilience - in theory and application." *Annual Review of Ecology and Systematics* 31:425-439.
- Hall, Peter A, and Michèle Lamont. 2013. *Social Resilience in the Neoliberal Era*. Cambridge: Cambridge University Press.
- Hall, Peter A. 1999. "Social Capital in Britain." *British Journal of Political Science* 29 (3):417-461.
- Holling, C. S. 1973. "Resilience and stability of ecological systems." *Annual Review of Ecology and Systematics* 4:1-23.
- Holling, C. S. 1996. "Engineering resilience versus ecological resilience." In *Engineering within ecological constraints*, edited by P Schulze, 31-44. Washington DC: National Academy Press.
- Intergovernmental Panel on Climate Change. 2012. *Managing the Risks of Extreme Events and Disasters to Advance Climate Change Adaptation*. Cambridge: Cambridge University Press.
- Ionescu, Serban, and Colette Jourdan-Ionescu. 2010. "Entre enthousiasme et rejet: l'ambivalence suscitée par le concept de résilience." *Bulletin de psychologie* 510 (6):401-403.
- Joseph, Jonathan. 2013. "Resilience as embedded neoliberalism: A governmentality approach." *Resilience: International Policies, Practices and Discourses* 1 (1):38-52.
- Luthans, Fred. 2002. "The need for and meaning of positive organizational behavior." *Journal of Organizational Behavior* 23 (6):695-706.
- Mahoney, James. 2001. *The Legacies of Liberalism: Path Dependence and Political Regimes in Central America*. Baltimore: Johns Hopkins University Press.
- Mahoney, James, and Kathleen Thelen. 2010. "A Theory of Gradual Institutional Change." In *Explaining Institutional Change: Ambiguity, Agency, and Power*, edited by James Mahoney and Kathleen Thelen. Cambridge: Cambridge University Press.
- Muggah, Robert, and Keith Savage. 2012. "Urban Violence and Humanitarian Action: Engaging the Fragile City." *Journal of Humanitarian Assistance* (January 19).
- Ollier-Malaterre, Ariane. 2010. "Contributions of Work-Life and Resilience Initiatives to the Individual/Organization Relationship." *Human Relations* 63 (1):41-62.
- Pfister, Ulrich, and Christian Suter. 1987. "International Financial Relations As Part of the World-System." *International Studies Quarterly* 31 (3):239-272.
- Pierson, Paul. 1996. "The New Politics of the Welfare State." *World Politics* 48 (2):143-179.
- Présidence de la République. 2008. *Défense et sécurité nationale: Le livre blanc*. Paris: La Documentation française.
- Sendzimir, Jan, Chris Reij, and Piotr Magnuszewski. 2011. "Rebuilding resilience in the Sahel: greening in the Maradi and Zinder regions of Niger." *Ecology and Society* 16 (3).
- Soifer, Hillel D. 2012. "The Causal Logic of Critical Junctures." *Comparative Political Studies* 45 (12):1572-97.
- United Nations Development Programme. 2011. *Towards Human Resilience: Sustaining MDG Progress in an Age of Economic Uncertainty*. New York: United Nations Development Programme (UNDP).
- Vale, Lawrence, and Thomas Campanella, eds. 2005. *The Resilient City: How modern cities recover from disasters*. Oxford: Oxford University Press.
- von Eye, Alexander, and Christof Schuster. 2000. "The Odds of Resilience." *Child Development* 71 (3):563-66.
- Williams, Michael C. 2011. "The continuing evolution of securitization theory." In *Securitization Theory. How security problems emerge and dissolve*, edited by Thierry Balzacq, 212-222. London: Routledge.
- Williams, Paul D. 2013. "Protection, Resilience and Empowerment: United Nations Peacekeeping and Violence against Civilians in Contemporary War Zones." *Politics* 33 (4):287-298.

- Yan Kong, Tat. 2006. "Globalization and Labour Market Reform: Patterns of Response in Northeast Asia." *British Journal of Political Science* 36 (2):359-383.
- Zimmerer, Karl S. 1994. "Human geography and the new ecology: the prospect and promise of integration." *Annals of the Association of American Geographers* 84:108-25.